

La Halle Saint-Pierre

invite la revue et les éditions

L'ATELIER CONTEMPORAIN

Exposition

Du 14 octobre au 2 novembre 2014

Lundi - Vendredi : 11 h – 18 h / Samedi : 11 h – 19 h / Dimanche : 12 h – 18 h

Vernissage en présence des artistes le samedi 25 octobre, 17 h – 19 h

ANN LOUBERT

CLEMENTINE MARGHERITI

Lectures

Samedi 25 octobre, à l'auditorium, 16 - 17 h

CHRISTOPHE GROSSI (*Ricordi*)

JACQUES MOULIN (*Portique*)

VALERE NOVARINA (*Personne n'est à l'intérieur de rien*)



2, rue Ronsard – 75018 Paris / 01 42 58 72 89 / Métros : Abbesses, Anvers, Barbès



Le travail d'**ANN LOUBERT** est en prise directe avec le réel : portraits, paysages, scènes de vie, fleurs... Elle dessine et peint avec le sujet sous les yeux, sans passer par l'intermédiaire de la photo. Sa démarche est double : la pratique nomade du dessin, assidue, quotidienne, lui permet de glaner des images, des moments de vie, par des croquis rapides et instantanés ; la pratique de l'atelier, nécessairement sédentaire, propose une autre temporalité, celle par exemple des temps de pose.

Ce travail sur le motif donne une peinture figurative mais allusive, pratiquant l'ellipse, la suggestion, la recherche de lignes épurées. Les techniques et les matières sont choisies pour leur fluidité – aquarelles, encres sans épaisseur... – et permettent de saisir une réalité mouvante, parfois fugace.

Ann Loubert, née en 1978, a étudié la peinture à l'École supérieure des Arts décoratifs de Strasbourg. Depuis 2006, elle a effectué un certain nombre de résidences qui ont nourri sa démarche : Poznan, Berlin, Pékin, Tainan. Sa peinture est présente au Musée d'Art Moderne et Contemporain de la Ville de Strasbourg et a fait l'objet de plusieurs expositions : Strasbourg, Nantes, Paris, Pays-Bas, Pologne, Suisse où elle vit actuellement. Son travail a été présenté dans le n°1 de la revue « L'Atelier contemporain » (textes de G. Micheletti, J. Moulin, A. Paradis, D. Payot, D. Schlier).

www.annloubert.com



CLEMENTINE MARGHERITI peint sur ardoise et sur bois, d'après un vivier de photographies qu'elle choisit et combine à l'envie, dans une sédimentation active où le métier de peindre importe : techniques anciennes et modernes se mêlent et se complètent.

Sa peinture d'essence figurative et réaliste, est en grande partie autobiographique. Les bribes de mémoire accrochées à ses images sont le cœur de sa démarche et sa motivation à peindre.

Plus récemment elle développe un travail sur papier, d'aquarelles et de dessins aux crayons de couleurs, où scènes de vie, grotesques, vanités et citations de tableaux anciens ont leur mot à dire. Le motif jamais épuisé y est repris inlassablement en variations où l'absurdité des scènes se nourrit de chromatismes parfois violents.

Clémentine Margheriti, née en 1981, a étudié la peinture à l'École supérieure des Arts Décoratifs de Strasbourg. Depuis 10 ans, son travail a été présenté à Strasbourg, Paris, Valenciennes, Chambéry et Munich. Le FRAC Alsace a acquis en 2008 quatre de ses ardoises peintes. Elle vit et travaille à Strasbourg. Son travail a été présenté dans le n°2 de la revue « L'Atelier contemporain » (texte d'A. Loubert).

Dans l'exposition... **ANN LOUBERT**, en deux temps de pose, décline le portrait d'un sujet unique. L'ami. Cette série se distingue des précédentes par plusieurs éléments de composition. Ainsi, dans ces dessins, le visage est facilement identifiable mais reste relativement disproportionné, occupant toujours la moitié droite supérieure de la feuille, et parfois uniquement le tiers. Souvent le regard est de biais, le visage à moitié allongé, étroit, dégage une certaine mélancolie, un air rêveur que favoriserait une telle situation. Le corps, en revanche, semble disparaître dans une appréciation géométrique des formes et des attitudes. Les techniques utilisées pour réaliser ces portraits (fusain et aquarelle), participent de cette délimitation du visage et du corps. Le visage est un dessin fidèlement esquissé, tandis que les formes qui « figurent » le corps sont colorées par une peinture qui garde la trace de son geste. La couleur envahit parfois le visage, un rond jaune qui peut redescendre au ventre, du cérébral au digestif, figurer le plissement d'un corps réduit à sa présence, à l'impression vaguement triste que sa position à moitié allongée (une supposition) donne. Quelques formes reviennent, dont un huit vert qui semble représenter le corps en soi puis devient nœud d'une cravate imaginaire, col, et épaulette. Rouge, un cœur plus ou moins étiré, ouvert, enserre le col, puis trace la frontière du corps, d'une « inflexion » du corps, d'une courbure. Ailleurs, la vibration se diffuse en ondes, en courbes de niveau vert-bleues exprimant une résonnance, le rayonnement d'une aura. La main apparaît souvent comme délimitation inférieure du corps, remettant en cause les proportions, ce que nous avons imaginé ailleurs, dessous (cette courbe censée représenter le dos et les jambes, n'est en réalité que le symbole d'un « haut-le-corps »). Dans une autre pose, le mystère s'épaissit avec une liberté formelle renouvelée, enrichie. Des corps et des visages fragmentés, décalés, flottent, partiels. Des regards de biais, perdus, et plusieurs fois les mains croisées au premier plan de notre attention, ont une forte présence. Dans une autre étape encore, des halos de couleurs prennent la bouche, décentrent le visage, relient par le jaune le bas du visage et les mains. Il y a toujours une géométrie, mais beaucoup plus fluide, libérée de la reconnaissance de la forme, plus évasive. Les couleurs bleutées, violettes, suggèrent un trait de pinceau plus mystérieux, mais dont la trace est bien visible.

(extrait du catalogue : texte original de **DAVID COLLIN**.)



Dans l'exposition... **CLEMENTINE MARGHERITI** choisit de montrer une longue série de dessins récents qui poursuivent le travail des grotesques en appliquant son regard décalé à son propre corps. Dans un jeu de miroir et de faces à faces autour de l'arbre de la cour qui déchire les pavés, deux Clémentine(s), pinceaux en main, rejouent la pièce de l'Adam et Eve de Cranach, et s'affrontent en se tirant par le pull. Clairement, Clémentine Margheriti ne cherche pas à faire du beau : les couleurs détonnent, le grotesque aussi, tout en contribuant à son caractère. L'ensemble provoque l'étonnement des spectateurs par un malaise vite effacé par un sourire, que l'esthétique très assumée de cette série se plaît à susciter. Série complétée par des autoportraits en tenue d'atelier, peau de bête totem sur pull vert et rouge, trio d'œufs ou botte de pinceaux en main, jonglant comme une marionnette dans sa panoplie, comme si l'artiste se soutenait elle-même par les épaules, tantôt accroupie, tantôt de pied sans aucune commisération pour ses formes, ni pour « s'arranger le portrait » si l'on peut dire. Sa mine est plutôt livide, triste mine du clown qui vient de terminer son numéro, traits tirés, mais toujours solidement plantée dans ses bottes, pieds nus, tel un paysan russe d'un autre temps qui arbore les outils de son dur labeur en main. Parfois, le corps de l'artiste gonflé comme une outre, percé, fuit de toutes parts d'une couleur qu'on aurait trop abondamment diluée, tel un Saint-Sébastien transpercé de flèches invisibles. Toujours, pour les portraits, les duos, les bras et les poussins, comme pour une longue série de fleurs levées, dépotées, flottant dans l'espace, Clémentine Margheriti prépare des fonds de couleurs vives, dresse le décor, et constitue alors l'ensemble qui deviendra la série, et qui par ajustement de couleurs prend un sens visuel nouveau, que l'artiste admet comme un tout, une mosaïque composée d'images répétitives mais toujours différentes, insécable.

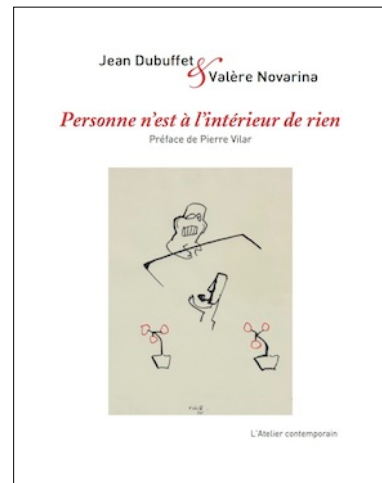
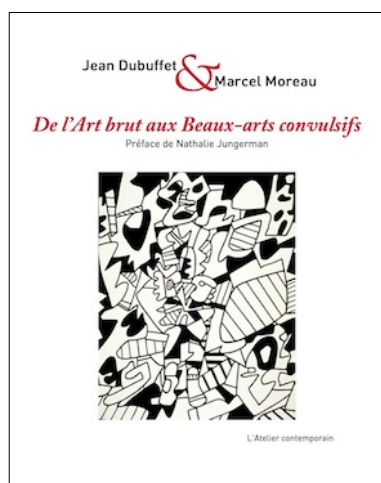
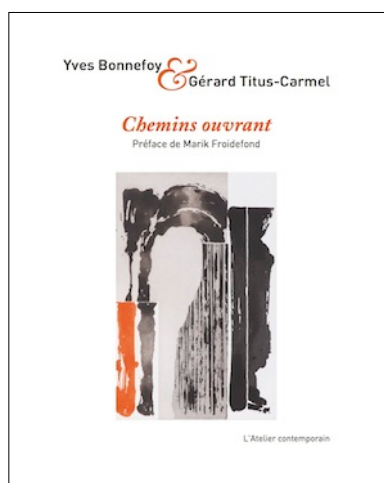
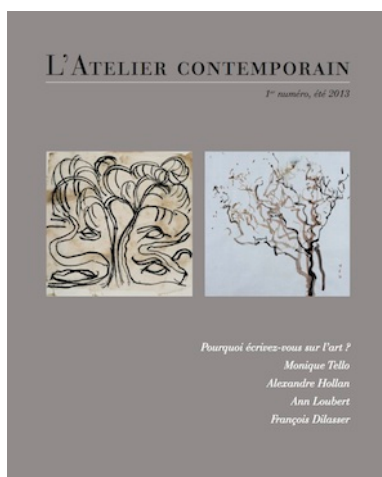
(extrait du catalogue : texte original de **DAVID COLLIN**.)



L'ATELIER CONTEMPORAIN

4, boulevard de Nancy – 67000 Strasbourg
francois-marie.deyrolle@orange.fr
+33 (0)3 88 25 75 41 / +33 (0)6 83 56 99 91

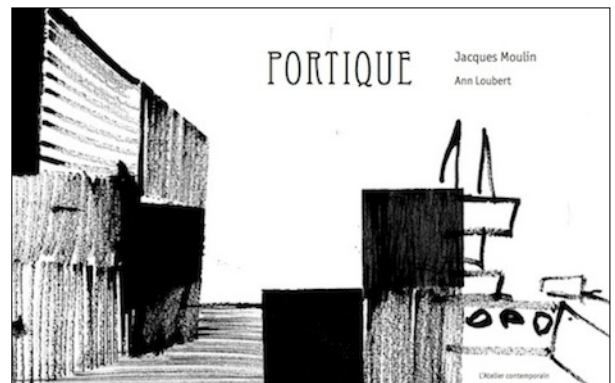
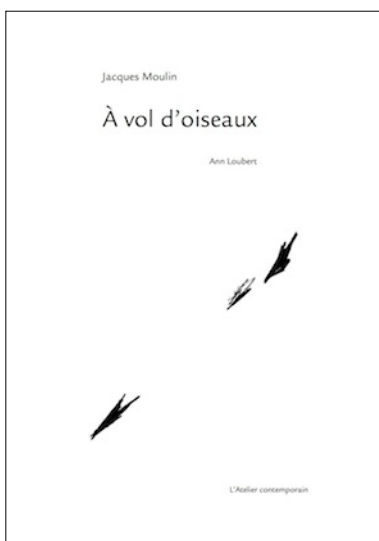
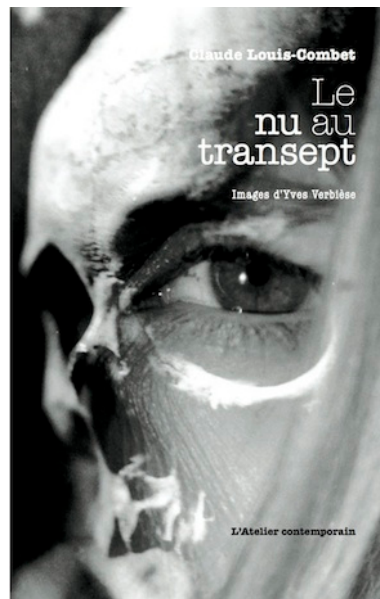
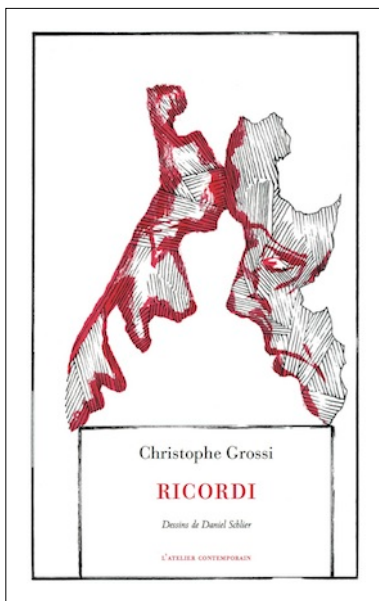
Diffusion librairies France & Belgique : R-Diffusion (www.r-diffusion.org)
Diffusion librairies Suisse : Zoé (www.editionszoe.ch/diffusions)



L'ATELIER CONTEMPORAIN

4, boulevard de Nancy – 67000 Strasbourg
francois-marie.deyrolle@orange.fr
+33 (0)3 88 25 75 41 / +33 (0)6 83 56 99 91

Diffusion librairies France & Belgique : R-Diffusion (www.r-diffusion.org)
Diffusion librairies Suisse : Zoé (www.editionszoe.ch/diffusions)



Christophe Grossi

Ricordi

Dessins de Daniel Schlier

Parution : 7 octobre 2014 / 14 x 22 cm / 112 pages / 15 €

Sans doute Christophe Grossi a-t-il des origines italiennes. Peut-être. Admettons. On sait qu'il faut se méfier des patronymes, que Stendhal n'était pas le nom de Stendhal, et que d'autres s'appellent Volodine parce que leur état civil peine à contenir le grand nombre qu'ils sont. Christophe Grossi aurait donc des *ricordi* plutôt que des souvenirs. Peut-être, admettons. Mais on pourrait aussi bien dire que l'auteur nous balade en évoquant l'Italie et ses aïeux. Est-ce qu'on ne cherche pas à être de tous les pays, quand on écrit ? Ce pas de côté (écrire « *mi ricordo* » plutôt que ce « *je me souviens* » déjà si familier aux oreilles françaises) n'est-il pas simplement une métaphore de l'écriture, qui est toujours un pas de côté... ? L'Italie est le pays fantastique des écrivains français, un pays qui sera tout le temps sidérant et décoiffant aux gens du Nord que, *sfortunati*, nous sommes. Il suffit de lire ces 480 fragments pour deviner tout cela : la matière de cette autobiographie informe, ouverte, outrepasse de loin l'auteur, qui est sans doute né au début des années 70. Notre logiciel est sans âge, la mémoire est un mystère et mystérieuse elle agrandit notre horizon jusqu'à la communauté et aux groupes qui figurent très vite des îles du passé, ou des archipels (au hasard : les Partisans ; au hasard : les adorateurs de Lollobrigida ; au hasard : ceux qui savent pourquoi Gino Bartali a été déclaré « Juste parmi les nations »). Sans elle on crèverait d'être nous-mêmes, grâce à elle – c'est Proust qui le dit – une forme d'éternité devient possible, oui, mais surtout enviable.

ARNO BERTINA

Parce que toute histoire est trouée et chaque souvenir un récit, parce que je ne pouvais accepter que la perte des origines italiennes soit synonyme d'abandon ou de disparition, les *ricordi* – ces souvenirs qui appartenaient à d'autres que moi et sont désormais aussi les miens – ont jailli dans le désordre, entre liste et litanie, à la manière de Joe Brainard ou de Georges Perec.

Ici, *Mi ricordo* ne veut pas dire « *Je me souviens* » mais « Je se souvient » : de Turin, d'Alba, des Langhe, d'histoires d'amour, de mensonges, de trahisons, d'amnésies, de volontés d'oubli et de désirs de fuir, d'Antonioni, Bolis, D'Arzo, De Sica, Fenoglio, Loren, Luzi, Magnani, Mangano, Pasolini, Patellani, Pavese, Rossellini...

Tout ce qui est écrit dans *Ricordi* a réellement eu lieu en Italie dans les années 40-60, à quelques débordements près, et tout est vrai – sauf les souvenirs.

C.G.

Christophe Grossi, né en 1972, après des études de Lettres, a été successivement libraire (aux Sandales d'Empédocle), chargé des relations avec les libraires (pour Les Solitaires intempestifs et Sabine Wespieser éditeur), libraire en ligne (pour ePagine).

Il anime depuis 2009 le site « déboitements » (www.deboitements.net) qui est son laboratoire d'écriture. Il a publié en 2011 un récit sous la forme d'un road-novel : *Va-t'en va-t'en c'est mieux pour tout le monde* (publie.net et publie.papier).

Jean Dubuffet & Valère Novarina

Personne n'est à l'intérieur de rien,

Parution : 24 mars 2013 / 16 x 20 cm / 144 pages / 20 €

Des lettres échangées entre 1978 et 1985 par Jean Dubuffet et Valère Novarina, rien ne devrait nous permettre de dire qu'elles sont de l'ordre de l'amitié, de la déférence, ou de l'admiration. Bien plus, on ne saurait à les lire tenir pour assuré quoi qu'en disent les biographes, que l'un est un des peintres majeurs de son temps, arrivé au grand âge, et l'autre un écrivain au tout début de sa reconnaissance, peintre au vif et dramaturge. Pour un peu c'est l'inverse qui pourrait être vrai, tant ce qui paraît compter n'est pas de cet ordre-là. Pas de croustillant dans l'entretien d'un vieil homme avec un plus jeune sur l'art et la langue, mais un vivant essor, réciproquement salué.

PIERRE VILAR

Édition complète de la correspondance entre les deux artistes, largement inédite, augmentée d'un entretien, et de textes de Valère Novarina en échos à la figure de Jean Dubuffet. Avec la reproduction de 46 documents et œuvres tous inédits.

Jacques Moulin

Portique

Dessins d'Ann Loubert

Parution : 7 octobre 2014 / 22 x 14 cm / 64 pages / 10 €

Qui de nous pour ne pas être fasciné à la géométrie des ports ? Nous savons reconnaître et saluer de longtemps la beauté des villes, la beauté de l'objet industriel, la puissance fabuleuse de la mer. Mais que nous déambulions sur un port, et tout se rejoint. Le bateau est ville, la grue attrape le ciel, la main de l'homme est dans le moindre arrangement nécessaire ou à l'abandon des couleurs et des choses, et chaque barque ou chalutier ou cargo est en soi un monde, emportant comme la totalité de l'humanité à son bord, sous l'horizon qui de toute façon le dépassera. Le port est cette jonction. Et c'est pour cela que chacun dispose de ses ports intérieurs, et c'est pour cela que nous les arpentons,

grands ou petits, ici ou à l'autre bout des quais du monde, comme une ancienne retrouvaille. Mais comment écrire ce sentiment intérieur livré à l'ouvert, et riche de sa complexité, bois et fer, couleurs et toiles, ciel et humanité repliée, souvent meurtrie de sa propre histoire. « J'ai toujours baissé les yeux devant la mer », dit Jacques Moulin, ou bien « j'ai cheminé dos à la mer », mais à condition que ce soit « pour faire entrer la mer en soi ». Cela ne définit pas le projet, mais cela le contextualise : la mer intérieure dont chacun de nous dispose, c'est celle de l'enfance. La mienne est de digues et marais, et la vie ouvrière de ceux qui cultivent la vase, règlent les écluses. La brisée claire des falaises de Normandie m'a toujours été aussi étrangère que l'impossibilité de marée aux pieds des villes en gradin de Méditerranée. Et pourtant, d'un seul mot ici dans cette suite de fragments qui sont chacun comme leurs propres brisants (« je viens d'un pays où chaque jardin se dépose aux brisants »), il me semble que c'est tout ce silence intérieur de la rêverie à marcher sur les quais du port, n'importe quel port et tous les ports, que je retrouve avec mon propre bloc d'enfance, quand avec père et grand-père on allait récupérer les treuils des mytiliculteurs de l'Aiguillon-sur-Mer chez Fumoleau, à « La Ville-en-Bois », comme on nommait ce quartier en bout de La Rochelle qui était voué à l'industrie de la mer. Un texte qui tient, cependant, ne se résume pas à son projet ni à son principe. Il ne suffit pas d'aimer. Ici, c'est la fragmentation qui crée la marche, la narration comme éparpillée, toute livrée à la présence des choses. On a souvent cela dans ce grand livre avec petit port breton dans les pages, qu'est Dire I & II de Collobert, comme Jean Rolin, avec un tout autre principe narratif, fait de la prose de son Terminal Frigo une déambulation elle-même langue et géométrie. Ici, c'est du côté de Tarkos qu'on cherche la granulosité de la langue : ne jamais la laisser se recomposer comme image, parce que l'image alors se substituerait à cette présence des choses, liée seulement à leur contexte, et au fait qu'ici sur le port nous ne serons que passager. La rigueur est dans l'émiettement. Que les mots qui disent ce qu'on voit disent aussi le mouvement, impossible de l'écrire : « l'intraduisible en conteneur » parmi mille autres exemples. On écrit cette tâche insatiable d'écriture, qui heurte au plus simple et au plus lumineux, trouve les corps (ici, le « portiqueur » dans sa cabine) et nomme sa propre raison de langue. Ce qu'on goûte à lampées dans le lyrisme continu des versets de Saint-John Perse afflue ici comme gravier de langue, mais c'est bien la même exigence : les acronymes, les inscriptions, le vocabulaire technique et que tout s'efface dans la seule fonction immuable, « mer rouillée » s'il faut. Est-ce qu'on ne reconnaît pas un texte fort à ce qu'il n'est pas en lui-même sa propre terminaison ou finalité, mais vient chercher en vous-même sa traversée vers le dehors, l'écrit alors avec vos images et votre corps mémoire ? Il ne s'écrit ici qu'un mouvement, il ne s'écrit qu'une traversée : le vieux mot « portique » (il est dans Racine) est à la fois l'objet et la matière du port, il est cela dans quoi on passe pour l'en-avant, et la vieille construction humaine de son enracinement sur la terre, devant la mer. Que crissent aussi les mots pour vous dans les haussières.

FRANÇOIS BON

L'ATELIER CONTEMPORAIN

JANVIER 2015

- Jean-Claude **Schneider** : *La Peinture et son ombre*
- Bruno **Krebs** : *L'Ile blanche*
(Dessins de Monique Tello ; prière d'insérer de Marc Wetzel)

FEVRIER 2015

- Pierre **Bonnard** : *Observations sur la peinture*
(Édition d'Antoine Terrasse)
- Jérémie **Liron** : *Autoportrait en visiteur*
(Préface de Pierre Bergounioux)

MARS 2015

- Leonardo **Cremonini** : *L'Hypothèse du désir – entretien avec Régis Debray*
(Photographies de Corinne Mercadier)
- Gaëtan **Picon** : *Admirable tremblement du temps*
(Essais d'Yves Bonnefoy, Agnès Callu, Francis Marmande, Bernard Vouilloux)

AVRIL 2015

- Yves **Bonnefoy** : *Alexandre Hollan*
- Sam **Francis** : *Mon art, mon métier, ma magie... – entretiens avec Yves Michaud*

MAI 2015

- Pierre-Alain **Tâche** : *Une réponse sans fin tentée*
- Patrice **Giorda** : *Conversation sacrée*
(Préface de Gérard Mordillat)

JUIN 2015

- Revue « L'Atelier contemporain » n° 3
(« *Qui sont vos contemporains ?* » ; Ronan Barrot ; Jean-Louis Bentajou ; Camille Brès & Marius Pons de Vincent, Xavier Krebs, Daniel Schlier...)
- Jean **Follain** : *Petit glossaire de l'argot ecclésiastique*
(Dessins de Frédérique Loutz ; postface d'Élodie Bouygues)